

Miserrimus

Christophe Cognet

Synopsis - 3° partie – mai 2014

11

Depuis la pare-brise, Jade regarde passivement filer les grandes plaines de la Beauce – la pâleur des blés donne à la terre une lumière plus claire que celle du ciel, très nuageux en ce sombre crépuscule, conférant à la scène des accents fantastiques. Comme d’immenses épouvantails mécaniques et blêmes, les éoliennes blanches bordent la route ; leurs pâles forment les seuls mouvements visibles en ces paysages trop ordonnés de l’ère de l’agriculture intensive.

Viennent les premiers échangeurs autoroutiers et avec eux les zones industrielles et commerciales – leurs lumières tapageuses agressent les vitres du camion. Puis ce sont les premiers immeubles d’habitation qui apparaissent, gris, forcément gris ; bientôt, c’est la ville toute entière qui défile sous les yeux de Jade en un entrelacs de lumières, de lignes de fuites et de formes bigarrées. Soren à ses côtés conduit sans un mot, concentré, presque crispé.

Sous un toit de routes suspendues se trouve une petite place abandonnée, presque un terrain vague : du gravier, un peu de boue, quelques herbes folles, des tags par milliers sur les piliers en béton. C’est ici que Soren se gare – il y a juste la place pour le camion et sa remorque.

Jade regarde alentour : des grillages, des murs et des bâtiments d’usines ornent un carrefour désert, à peine éclairé par des lampadaires fatigués.

Jade ne sait pas où dormir, où trouver un hôtel... Soren répond qu’il ne sait pas lui non plus. Il a à faire. Au pied de la grille qui délimite un côté de la petite place se trouve une trappe qu’il soulève : s’y trouve une prise électrique et un robinet d’eau. Il y raccorde son camion, le néon « Miserrimus » s’allume.

Jade demande où sont les autres forains. Soren ne répond pas ; il entre dans son camion, claque la porte et ferme les rideaux de sa cabine.

A son petit enregistreur, Jade dit en grimaçant « épouvantail ».

Blottie sur le divan de psychanalyse à l'intérieur du musée « Miserrimus », Jade entend une porte claquer. Elle se lève et soulève le lourd rideau de velours pourpre qui cache une petite fenêtre : c'est un matin très clair, la silhouette sombre de Soren s'éloigne dans tout ce blanc – elle disparaît tout à fait au loin.

12

Jade reste dans le « musée » ; elle consigne les notes sonores prises ces derniers jours dans un ordinateur.

Elle sort. Le carrefour est toujours aussi déserté – quelques véhicules passent rapidement.

Elle suit une route, puis une autre : beaucoup de véhicules passent, mais pas de piétons. Elle marche, se perd dans ces zones dédiées aux voitures, aux camions, aux entreprises... Jade est en prise à des vertiges – une crise d'angoisse monte, impérieuse. A la lisière d'un terrain vague un peu sale qui borde une quatre voies, jade s'accroupit pour reprendre son souffle, cherchant à respirer lentement. Une femme d'une cinquantaine d'année la trouve en proie à un malaise. Elle lui parle dans un langage qu'elle ne comprend pas ; puis fait un effort pour parler français. Elle lui dit s'appeler Stella « comme les étoiles en américain » dans un épais accent venant de l'est. Stella lui propose de la conduire chez elle, juste à côté, pour qu'elle se repose : rester ici seule, pour une jeune femme, c'est dangereux. Jade acquiesce timidement et se relève péniblement. Stella l'aide à marcher. Le petit sentier débouche sur un camp de bidonvilles aux habitations composées de cartons, de tôle ondulée, de panneaux de récupération... Stella déplace une planche de bois pour ouvrir sa maison : une seule toute petite pièce à tout faire décorée d'images de récupération. Stella aide Jade à s'étendre à même le sol sur un lit de fortune aux motifs floraux. La jeune femme s'endort aussitôt dans ce champ de fleurs aux couleurs vives.

Lorsque Jade se réveille c'est déjà le soir. La maison de Stella est déserte ; elle sort.

Jade découvre le camp dans l pénombre en avançant dans l'allée du bidonville : une suite de planches en bois figure le chemin et protège de la boue. Des gamins courent en guenilles, parfois même pieds nus ; les femmes et les hommes qui se tiennent autour des braseros ou au seuils de leurs habitations la toisent en silence. La misère de ces gens et l'insalubrité de cet endroit saisissent Jade : elle avance comme une automate sous tous ces regards. Elle se saisit de son

enregistreur, le porte à ses lèvres, mais n'arrive pas à articuler un seul son. Elle reste là en état de sidération ne pouvant plus faire un mouvement.

Stella vient rompre ce moment en suspension ; elle lui propose de manger quelque chose. Jade décline, mais Stella insiste : une jeune fille un peu forte, Vanina, lui apporte d'ailleurs un bol de soupe. Jade sourit en remerciement et s'assoit sur un banc de fortune pour avaler par petite gorgée la soupe offerte.

Stella demande à Jade ce qu'elle fait ici, d'où elle vient... Jade reprend ses esprits. Elle explique qu'elle fait une enquête sur le malheur. Au mouvement de recul de Stella, Jade comprend qu'elle a fait une erreur. Non, non, elle n'est pas envoyée par l'état... Elle est foraine, Jade, elle fait partie d'une sorte d'attraction pour une fête foraine... Stella encore méfiante, lui dit sèchement que sur le malheur, il n'y a rien à dire. Ou trop : ce serait toute l'histoire des Roms qu'il faudrait raconter depuis la nuit des temps... Jade s'excuse platement... Stella, redevenue avenante – les gens du cirques sont sa famille – lui propose de l'emmener le lendemain au « marché de la misère », celui des biffins. Là elle en verra des malheureux, elle n'aura que l'embarras du choix !

La nuit dans le camp de Roms, allongée dans la petite pièce de Stella, juste à côté d'elle, Jade murmure dans son enregistreur : « biffins » « étoile » « fleurs ».

13

Stella est accompagnée de Vanina ; elles précèdent Jade en portant à deux un gros sac « Tati ». Arrivées sous des piliers d'autoroute sales, Stella fait signe d'attendre. Autour d'elles, Jade remarque plusieurs dizaines de personnes parfois seules, parfois en petits groupes, de toutes les origines – asiatiques, africaines, maghrébines, européennes, indiennes – et de tous âges – il y a des enfants comme des vieillards. Ils attendent ; tous ont amenés de grands sacs et tous sont habillés de peu.

Sans que Jade n'ait compris le signal, chacun se met subitement à déballer son sac sur des bâches ou des couvertures, composant ainsi des petits stands. Stella et Vanina proposent ainsi à la vente quelques vieux habits d'enfants.

Stella fait signe à Jade de la suivre pour parcourir ce marché improvisé. Sous les explications de Stella, Jade découvre que l'on peut vendre des chaussures à l'unité et des denrées alimentaires périmés – elles sont encore bonnes deux à trois semaines après la date, même les viandes, lui assure Stella... Elle achète

d'ailleurs pour cinquante centimes six yaourts brassés périmés depuis seulement une semaine... Une aubaine. Plus loin, on trouve aussi de vieux appareils électroménagers cassés – avec plusieurs on peut en faire un qui marche, affirme Stella. Il y a aussi de vieux jouets sales, quelques ustensiles de cuisine et surtout des montagnes de téléphones portables usés, de vieux chargeurs et batteries de toutes sortes... Tous sont très prisés : ce sont ces stands qui ont le plus de succès. Jade est très émue par toute cette misère, c'est incroyable pour elle que l'on puisse vendre ce genre de choses pourtant vouées aux poubelles. Stella, en se moquant doucement d'elle, lui dit qu'elle devrait être contente : ici, tous sont prétendant au trône du plus malheureux... Ce marché des biffins est celui où la misère s'échange, passe de mai en main. Des gens du monde entier viennent ici pour fuir la misère de leur pays – ou l'apporter avec eux, on ne sait plus bien... Mais, elle, Stella, elle ne se plaint pas. Elle aime la France, et c'était pire au pays, surtout depuis qu'elle eut perdu son mari, mort d'un cancer dû à l'amiante... Jade propose à Stella de venir visiter le musée de Soren. Mais Stella refuse : le musée du malheur ? Mais elle l'a tous les jours devant elle le malheur, pourquoi elle irait se déplacer pour ça ? Jade murmure dans son enregistreur : « vendre » « quotidien » « déplacer » « misère ».

14

Jade retrouve le camion de Soren – on le remarque à peine en ce milieu d'après midi où il est masqué par les ombres des piliers de l'autoroute... Elle trouve Soren allongé sur le divan : il écoute un vieil air de fado. Il se redresse lorsque Jade entre et coupe la musique précipitamment, comme surpris dans un moment intime.

Avec une fausse indifférence, Soren demande à Jade où elle était. Jade lui raconte le camp de Rom, les biffins... Il faut qu'ils y aillent ensemble, le « Miserrimus » est parmi eux assurément ! Soren hausse les épaules avec désinvolture. Alors Jade l'accuse de se vautrer dans une tristesse facile : il reste ainsi cloîtré dans son petit musée à écouter des chansons tristes au lieu d'aller voir le malheur là où il est... Soren est indifférent aux gens, un comble ! Soren se défend. De plus en plus sûr de lui au fil des phrases, de plus en plus grandiloquent, il affirme que le malheur est affaire de destinée : il ne faut pas

confondre le malheur et la misère. La misère est partout, tout le temps. Elle fait partie du malheur, mais elle n'en est pas l'acmé ni la mesure. Ce que Soren cherche, c'est le plus malheureux, le plus infortuné, pas le plus miséreux ; il ne s'agit pas de faire un catalogue, une bibliothèque des plaintes : la terre toute entière n'y suffirait pas ! Le plus malheureux peut être riche ou pauvre, c'est égal. Soren déteste la pitié qui est un sentiment de supériorité. Jade, les larmes aux yeux, rétorque que ce sont justement ces plaintes qui la touchent, ces plaintes infinies, continues, car elle sont l'expression de la vie, de la résistance humaine : elles sont le bien commun de l'humanité ! D'ailleurs, sa chanson, son fado c'est bien une plainte, non ?... Soren sourit tristement, en acquiesçant. Il remet la chanson encore une fois, invitant d'un geste Jade à l'écouter. La voix s'élève, éreintée et pure à la fois. « Tive Um Coração Perdi-O »... « J'avais un cœur, je l'ai perdu » traduit Soren...

15

Au petit matin, Jade guette Soren derrière la fenêtre de la remorque. Lorsqu'il sort du camion, elle le voit prendre la même direction que l'avant-veille. Jade le suit de loin en loin : un quai de RER, une station, le métro... Il y a foule et ce n'est pas très difficile de suivre Soren discrètement. D'autant plus qu'il marche comme un automate totalement indifférent à ce qui l'entoure. Parvenu à une rue d'un quartier bourgeois de Paris, Soren s'assoit sur un muret situé en surplomb d'un escalier. Jade trouve un espace de l'autre côté de la rue pour observer tranquillement la scène. Soren attend, comme immobile. En contrebas, Jade aperçoit une cour d'école, quelques jardins privés, une suite d'escaliers qui donne sur une petite place occupée par la terrasse d'un restaurateur encore déserte en cette matinée : un serveur place les chaises autour des tables. Une sonnerie retentit et des grappes d'enfants bruyants envahissent la cour de récréation. Soren se redresse et regarde toute cette agitation : les enfants jouent, courent crient... Une institutrice fait les cent pas au milieu de toute cette activité. Jade observe Soren. Elle dit à son enregistreur : « enfants » « agitation » « maîtresse ».

La récréation finie, Soren se remet en mouvement. Il achète des fleurs en face d'un cimetière : un bouquet de grandes glycines mauves. Il marche encore

quelques instants, dépasse finalement le cimetière pour arriver devant un grand porche. Il y entre, passe devant la gardien de l'immeuble qui semble le connaître, et disparaît derrière une porte. Jade, piquée de curiosité, s'enhardit et le suit. Elle passe devant le gardien avec un grand sourire et ouvre la porte empruntée par Soren. Elle monte prudemment les escaliers. Lorsqu'elle entend des pas, elle se cache dans un recoin : c'est Soren qui redescend sans la remarquer, totalement absent au monde.

Jade continue à monter et trouve les fleurs de Soren déposées sur un palier devant une porte. Elle lit la carte : « In flores veritas ». Sur la sonnette est inscrit le nom : Régine Olsen.

Jade est chez le fleuriste ; elle demande ce que signifie offrir des Glycines dans le langage des fleurs. Le fleuriste, goguenard, comprend que Jade a suivi « ce drôle de monsieur ». Il passe chaque jour pendant trois jours exactement pour acheter le même bouquet, toujours à cette même époque et ce depuis plusieurs années... Du coup, lui, le fleuriste, prévoit auprès de ses fournisseurs à cette période un surplus de glycines ! Les glycines, dans le langage admis des fleurs, ça veut dire qu'on ne renonce pas à un amour passé, qu'on s'accroche à lui.

16

Jade apporte à Stella un bouquet de pivoines. Stella est très émue – ça fait tellement longtemps qu'on ne lui a pas offert de fleurs...

Stella se ressaisit et lui dit qu'elle a pensé à quelqu'un pour son « plus malheureux ». C'est « Squelette » : assurément très malheureux, peut-être même le plus malheureux des hommes. Il vit un peu plus loin dans un autre camp, un camp « officiel » : il a une caravane, c'est un ancien forain – un collègue de Jade en somme. Stella propose à Jade d'aller le voir tout de suite.

En sortant du camp sous une pluie fine et claire en ce milieu d'après-midi, Jade remarque de grands conteneurs remplis d'immondices ; des jeunes Roms y fouillent et y trient les déchets, les classant par catégorie : les métaux d'un côté, le verre d'un autre, etc. Un camion à benne arrive justement pour y déverser sa cargaison dans un grand fracas sonore. Stella explique que c'est totalement illégal mais que quand les déchetteries sont pleines, ici, on rachète clandestinement les déchets : en les triant, on peut en revendre une partie,

surtout les métaux.

Jade note dans son enregistreur : « déchet » fracas ».

17

Le camp se trouve dans un espace aménagé : de grandes caravanes blanches se succèdent le long d'allées goudronnées. À côté de chacune d'entre elles, sont garées de grosses cylindrées allemandes, souvent assez vieilles. Le camp est désert sous la pluie.

Stella frappe à la porte d'une caravane. Une femme d'une cinquantaine d'années, un peu forte, très maquillée et vêtue de manière provocante, ouvre la porte. Elle salue Stella et les invite à entrer tout en criant en riant à « squelette » qu'il a de la visite.

Stella et Jade voient « squelette » qui leur fait signe d'avancer sur la banquette à l'arrière de la caravane : contre toute attente, c'est un homme très corpulent, de soixante-dix ans, peut-être plus. Il salue Jade avec politesse, et embrasse Stella affectueusement. Il crie à sa femme de foutre le camp. Elle claque la porte après l'avoir copieusement insulté.

Après un instant de silence, « squelette » raconte son histoire avec beaucoup de modestie, d'humour sur lui-même et une immense douleur qu'on sent poindre à chaque instant. Jade enregistre le récit.

Antoine – c'est son vrai nom – est raflé avec toute sa famille pendant la guerre, il venait tout juste d'avoir 12 ans. Trimballé de camp en camp, il est ensuite séparé du reste de sa famille : ses deux parents et ses deux grandes sœurs sont envoyés à Birkenau. Il ne les reverra jamais, et aujourd'hui encore il ne sait pas ce qui leur est arrivé : les archives sur la déportation des tziganes sont presque inexistantes. Il a appris que Mengele faisait de pseudo expériences médicales sur les Roms en les torturant, mais il ne sait pas si les membres de sa famille ont été de ces cobayes. Roms, Sintis, Tziganes : les SS ne faisaient aucune différence. Lui est parqué dans le block des Sintis à Buchenwald. Sans connaître personne, il apprend à « organiser » les choses là-bas, c'est-à-dire, dans le langage du camp, la débrouille. Antoine parvient ainsi à survivre jusqu'à la fin de la guerre : il est resté un an et demi dans ce camp. Après la libération, rien n'est prévu pour les tziganes. Et bien qu'il soit français, il a encore dû errer de camps en camps dans toute l'Europe avant de parvenir à rejoindre ses oncles et tantes en Bretagne : ils étaient forains et lui ont offert, contre des tâches d'homme à tout faire, le gîte et

le couvert. Comme il était revenu très maigre de toute cette aventure, les autres adolescent se sont moqués de lui et l'ont appelé « squelette » – comme Jade peut le constater, ce surnom lui est resté, contre la logique des apparences...

Personne autour de lui n'avait cure de son séjour en camp et de la perte de ses parents ; et, même, on se moquait en permanence de son expérience concentrationnaire. Certains l'ont traité de petit juif... Ces dénis, ces moqueries, attisaient bien sûr ses douleurs, surtout celles liées à la perte de sa famille. Longtemps il a hésité à partir... Mais lorsqu'on est Tzigane, c'est impossible de quitter sa communauté. Et on lui faisait remarquer que tout le monde avait dégusté pendant la guerre et que de toute façon c'était comme ça pour eux les tziganes depuis la nuit des temps.

Il n'en avait plus jamais parlé. Mais il y a un an, il a été contacté par une association d'anciens déportés. Ils lui ont proposé de retourner à Buchenwald. Il a accepté, et sous les quolibets de sa femme et de ses enfants, il y est allé : il a demandé à Stella de l'accompagner.

Stella acquiesce, et continue le récit : Antoine n'a presque rien reconnu là-bas, même pas l'emplacement de son ancien block. Ce fut la première fois où elle l'a vu pleurer. Stella se souvient de sa grande carcasse errante au milieu de cette immense plaine vide où seuls les emplacements des blocks sont visibles, à la recherche du sien... Antoine était, ailleurs, loin, très loin, perdu dans le temps et l'espace, paniqué, meurtri... Il y avait tout de même le crématorium, l'entrée, précise Antoine, ça il les a reconnus... À son retour, les moqueries ont repris – il aurait mieux fait de garder tout ça entre lui et Stella.

Jade le regarde longuement en silence. Elle lui prend la main dans un élan de compassion. Stella affirme que chez les Tziganes, la douleur individuelle doit être rentrée – c'est une politesse qu'on doit aux autres. Et la moquerie est une arme de défense des peuples martyrs face à leur destin peu favorable.

18

Il est tard le soir dans le musée de Soren. Jade consigne le récit d'Antoine, dit « Squelette ».

Soren entre dans la pièce et elle lui présente en quelques mots « squelette », candidat sérieux au « Miserrimus »... Soren la remercie : il lui faudra écouter son enregistrement. Jade, souriante, lui fait remarquer que c'est la première fois qu'il la remercie. Soren ne répond pas ; il se lève brusquement et fouille dans ses

archives. Il lui propose d'écouter le récit d'un autre déporté : « K ».

Cela se passe à Gandersheim, un camp satellite de Buchenwald. Au début de l'année 1945, Robert Antelme se rend au Revier (l'infirmerie du camp), pour y rendre visite à un camarade instituteur, qu'il nomme « K » dans son récit. Il entre dans la pièce et le cherche, en vain. Alors il demande où se trouve « K ». On lui désigne un type faible, mourant, perdu sur un lit. Il s'approche et ne le reconnaît pas. Il passe des minutes à observer minutieusement son visage : le crâne, le nez, les oreilles, les yeux, la bouche... Mais il ne reconnaît rien. Il a peur, peur de lui. Alors il s'éloigne pour regarder les autres, qu'il reconnaît bien pourtant. Ce n'est donc pas lui qui est en cause. Il s'approche à nouveau de celui qui est censé être « K », lui dit quelques mots, mais l'autre ne répond pas, n'a aucune réaction, restant là, le regard vide. Robert ne reconnaît son ami en rien. Il le salue pourtant et quitte le Revier. Cette défiguration a pris une semaine : une semaine exactement pour que « K » ne ressemble plus à personne.

Celui qui perd toute figure est assurément l'un des hommes les plus malheureux, affirme Soren. Jade est bouleversée.

Tout à coup, un court-circuit coupe l'électricité plongeant la pièce dans le noir. Soren sort de la caravane. Jade le suit. La lumière faible des lampadaires leur permet tout juste de se guider vers la trappe de raccordement. Soren l'ouvre et constate que l'eau du robinet a fui sur la prise. Il coupe l'eau.

Soren dit qu'ils doivent partir tôt le lendemain : il leur faudra traverser la France pour rejoindre les autres forains. Jade aimerait dire au revoir à Stella avant et lui demande de partir un peu plus tard, en milieu de matinée. Et il faudra bien réparer le robinet... Soren répond sèchement de ne pas s'en faire pour le robinet, et que lui en tout cas partira le lendemain très tôt, avec ou sans Jade. Ça fait partie de sa quête – celle aussi de Jade puisqu'elle a décidé de l'accompagner – que de rencontrer les gens sans s'attacher à eux, sans nouer de relations durables... C'est d'ailleurs plus prudent.

Jade en colère lui demande : qui est cette femme qui l'a rendu comme ça ? Qui est Régine Olsen ?

Soren, soudain livide, se dirige avec précipitation vers son camion et s'y enferme, laissant Jade seule devant la trappe.

19

La plaine scintille de cette lumière bleu soutenu qui précède le lever du soleil.

Partout dans les champs, d'immenses moissonneuses-batteuses battent les blés, progressant rapidement par rang de trois en illuminant violemment de leurs puissants phares le nuage de poussière que soulève leur activité mécanique.

Un premier rayon de soleil orangé vient adoucir les ombres de la cabine : les visages de Soren et de Jade sont fermés, chacun a les yeux fixés sur l'autoroute vide qui défile devant eux.